

Assemblée du Désert - Dimanche 5 septembre 2021

Allocution de Christophe Chalamet,

professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Genève.

« Une grande œuvre tentée en commun »

La Mission McAll ou l'extraordinaire fécondité d'une œuvre protestante

Pourquoi commémorer les 150 ans de la Mission populaire ?

Sans doute pour se souvenir des débuts de cette œuvre importante, pour réfléchir à ses mutations au fil de son histoire. Mais je dirais qu'une telle commémoration est également l'occasion pour nous de considérer la question de la mission, c'est-à-dire du témoignage que les chrétiens, et parmi eux les protestants, cherchent à rendre auprès de nos concitoyens, y compris celles et ceux qui vivent dans une certaine précarité sociale. Mon allocution aura donc deux pans : un pan historique, dans un premier temps, puis un pan plus ecclésiologique et théologique, sur le thème de la mission aujourd'hui.

1. Les débuts et les fruits de la Mission McAll

Qui était le pasteur McAll, fondateur de la Mission qui porta son nom ? Robert Whitaker McAll était un pasteur congrégationaliste, né à Macclesfield dans les Highlands le 17 décembre 1821, le fils d'un pasteur congrégationaliste, le Dr. Robert Stephens McAll, et le petit-fils d'un pasteur déjà engagé dans un groupe d'églises du réveil. La famille déménage à Manchester en 1827, Robert grandit dans cette ville. À 18 ans, il travaille dans un bureau d'architecte à Manchester puis à Londres, dans le studio de George Gilbert Scott, l'un des principaux artisans du renouveau gothique (on lui doit la chapelle du King's College de Londres, parmi beaucoup d'autres ouvrages). Durant un service un dimanche soir en 1844, il écoute une prédication d'une oreille et se détermine à complètement changer sa vie :

En écoutant le sermon, je méditai et résolu de tout à fait changer de cap dans ma vie personnelle et professionnelle. Pour le dire brièvement, un désir irrésistible surgit, qui déboucha bientôt sur un but inaltérable, à savoir quitter le métier que j'avais choisi, qui me passionnait et pour lequel j'avais acquis les compétences requises, afin d'entamer un cours préparatoire en vue du ministère chrétien.

McAll se met donc aux études de théologie. Quatre ans plus tard, il reçoit la consécration. En 1849 il épouse Elizabeth Siddal Hayward. McAll se jette dans l'activité pastorale. Il a la bougeotte : il dessert sept paroisses en quelques années seulement. Il est intéressé par la diffusion de la foi chrétienne auprès des non-pratiquants et des personnes qui n'ont pas encore été au contact de l'Évangile. Dans une lettre envoyée en 1854 aux diacres avec qui il travaillait à Leicester, il les enjoint à « présenter un large front d'invitation libre à nos concitoyens qui ne

sont pas encore chrétiens ». Cet intérêt marqué pour l'évangélisation, Robert McAll va le réaliser d'une manière inattendue pour lui, et ce à l'âge de 50 ans. Avec son épouse, il passe deux semaines à Paris en août 1871. La ville vient de subir la guerre franco-prussienne et l'occupation après un long siège, puis les événements tragiques de la Commune, la « Semaine sanglante » ayant eu lieu seulement trois mois plus tôt, à la fin mai 1871. McAll se rend dans le secteur ouvrier de Belleville, lieu dont venaient une partie des Communards, pour y distribuer des tracts amenés d'Angleterre. Le dernier jour de leur séjour, alors que McAll et son épouse distribuent des tracts dans un café rempli d'ouvriers, l'un d'eux lui dit : « Monsieur, je dois vous dire quelque chose. Dans ce quartier, où vivent des dizaines de milliers d'ouvriers, nous ne pouvons accepter une religion *imposée*. Mais si quelqu'un venait pour nous enseigner une religion d'un autre ordre, une religion de liberté et de réalité, nous sommes prêts pour cela. » Le 9 octobre 1871, McAll écrit à ses paroissiens anglais pour leur annoncer sa décision, qui semble irrévocable :

Ayant visité la France et surtout Paris cet été, nous avons reçu la vive impression du besoin urgent d'un travail d'évangélisation là-bas, du fait que beaucoup au sein de la classe ouvrière sont prêts, en raison des récentes tragédies, à répondre à un tel travail [...]. Le résultat de nos investigations, et surtout les conseils amicaux et réfléchis de pasteurs chrétiens éprouvés, ici à Paris, nous conduisent à croire que la tâche nous incombe de nous vouer à l'établissement d'une mission dans l'un des centres surpeuplés de cette vaste population. Nous nous attendons à devoir faire face à de nombreuses difficultés, à de nombreux découragements. Mais l'appel, 'Viens ici et aide-nous', paraît trop clair et trop fort pour être évacué. [...] Beaucoup possèdent les compétences et la volonté de servir une paroisse comme celle de Hadleigh. Mais très peu sont dans une situation [...] où il leur serait possible de s'adonner à cette œuvre strictement missionnaire (si urgente) dans cette grande ville étrangère. J'ai confiance que vous, ainsi que l'église et la congrégation tout entière, verrez qu'en faisant ce pas je suis exclusivement animé par la croyance en une indication Divine [...].

Le 16 novembre 1871, trois mois à peine après sa visite à Belleville, McAll s'installe à Paris avec son épouse et son beau-père. Il parle à peine le français ; heureusement son épouse est plus à l'aise dans cette langue. Ils résident aux Buttes Chaumont, un quartier mal famé à l'époque, très durement réprimé durant la Commune, où ils cherchent une salle à louer. La première salle, une sorte de boutique, ouvre en janvier 1872, Rue Julien-Lacroix à Belleville avec l'annonce suivante :

« Ce Soir, à Sept heures on ouvrira une Bibliothèque gratuite, composée de magasins illustrés, etc., etc. Pendant la soirée on chantera des cantiques et on lira des morceaux choisis. Des amis anglais feront à tous un bon accueil. » Quarante personnes environ répondent à l'invitation. De nombreux amis français, dont des pasteurs, soutiennent l'œuvre évangélistique, mettent à disposition des salles. Après avoir traduit ses sermons anglais, McAll se met dès février 1872 à rédiger des prédications directement en français puis à les lire, bon an mal an, dans cette même langue.

N'imaginons pas que tout fut facile, que les gens accoururent dans ces salles ! « On s'opposa beaucoup, on nous ridiculisa, on nous attaqua dans les journaux, un peu partout ; mais un

drapeau avait été installé, planté, qu'on n'enlèverait plus, c'était ma conviction. Il fut planté dans la faiblesse, dans la douleur et un dur labeur », écrit McAll.

Le pasteur R. W. McAll rédige des rapports annuels qui sont une source intéressante pour nous. En 1874, il publie un deuxième rapport annuel, daté du 1^{er} janvier 1874, concernant l'année écoulée. Il y décrit comment les « postes » ont été examinés de très près par les autorités politiques. Mais le fait que toute allusion politique comme aussi tout élément de polémique religieuse y soient soigneusement évités a rassuré les autorités, qui ont compris qu'un seul but est recherché ici : l'évangélisation accompagnée d'une œuvre de « moralisation » des ouvriers. Les officiels comme la police voient donc l'œuvre naissante d'un bon œil et approuvent même ce travail. McAll relate comment un commissaire de police a déclaré : « Nous ne pouvons faire autrement que vous accueillir dans notre quartier. Vous venez y faire notre travail, vous œuvrez avec nous en vue de l'ordre et de la moralité de la population. »

Les huit postes tournent à plein régime. Leur nombre double au cours de l'année 1873 et certains lieux sont agrandis. McAll recense 1019 réunions religieuses tenues au cours des derniers onze mois et demi, dont plus de 500 que McAll lui-même a présidées. Cela donne une idée du rythme frénétique de cette œuvre d'évangélisation à ses débuts. Quarante réunions par mois pour McAll à lui seul, sans compter l'équivalent de réunions menées par ses collaborateurs. McAll est heureux de rendre du compte du fait que les pasteurs français voient d'un bon œil cette nouvelle œuvre dans la capitale. Non seulement ils accueillent ce qu'y s'y fait, mais certains collaborent avec les agents anglais et américains. Théodore Monod, pasteur en vue à cette époque, le père de Wilfred Monod (et donc grand-père de l'autre Théodore Monod, le scientifique naturaliste et biologiste bien connu des français), figure parmi les tout premiers soutiens de McAll. De la même manière, Edmond de Pressensé (1824-1891), un contemporain de McAll, collabore à l'œuvre. De Pressensé est un disciple d'Alexandre Vinet et de Charles Secrétan, auprès desquels il a étudié à l'Académie de Lausanne. Il joue un rôle de premier plan dans le protestantisme français de la seconde moitié du 19^e siècle, en tant que pasteur et intellectuel, mais aussi en tant qu'homme engagé dans la vie politique. Il mène en effet simultanément, après la guerre de 1870, une carrière politique en tant que député de la Seine et donc membre de l'Assemblée nationale, puis, à partir de 1883, en tant que membre inamovible du Sénat. À propos de McAll et de son œuvre, il écrit ces mots en 1876 dans les pages de la *Revue chrétienne* : « Toute notre sympathie est acquise à l'œuvre d'évangélisation si excellente, si grande dans sa modestie apparente que M. Mac-All a entreprise dans les faubourgs de Paris. » Le 12 juin 1876, il écrit : « La prédication que j'aime plus que jamais, une participation régulière à la Mission intérieure de M. Mac-All, dans nos classes ouvrières et spécialement dans la Chaussée du Maine, qui est en pleine prospérité [...]. »

Outre Théodore Monod et Edmond de Pressensé, ce sont également les pasteurs Roger Hollard, Eugène Bersier et Armand-Delille, mais aussi des laïques qui s'impliquent dans la Mission McAll.

Dans le cinquième rapport annuel, pour l'année 1876, on lit que le nombre de poste s'élève désormais à dix-neuf. 3763 réunions ont été organisées au cours de l'année écoulée. Fait notable, le nom du pasteur Tommy Fallot est mentionné, pour la première fois, parmi les noms de pasteurs qui ont participé à des réunions. Le nom de Fallot réapparaît dans le sixième rapport, qui couvre l'année 1877. On y lit ceci : « À La Villette et à Bercy, nos lieux ont été loués à d'autres locataires avec des baux de longue durée. Mais à chaque fois nous avons obtenu des

salles plus grandes et plus adéquates. Pour l'une d'entre elles nous avons reçu le généreux soutien de Monsieur Fallot et de sa paroisse de la Chapelle du Nord ». Et un peu plus loin dans le rapport, on lit que Monsieur Fallot a assumé le coût d'un nouveau poste à Puteaux.

Fallot va travailler à la station de La Villette (Rue d'Allemagne, 90) pendant quatre années environ, parallèlement à son travail à la Chapelle du Nord. Comme l'écrit Marc Boegner, « c'est là qu'il apprend à connaître, à aimer le peuple de Paris ; c'est là que germent en lui bien des pensées ou qu'arrivent à maturité des convictions qui, peu à peu, le feront s'engager dans des voies nouvelles. » Fallot sait qu'il ne peut s'adresser aux ouvriers du quartier de La Villette comme à un auditoire de paroissiens protestants : « il faut se hâter. Il faut apprendre à parler un langage clair et net, un langage laïque, un langage intelligible à tous. Quand on considère ces visages dont les traits flétris racontent de si lugubres histoires, on est ému d'une profonde compassion et on éprouve vraiment le désir d'entrouvrir le ciel pour en faire descendre un rayon même de l'amour divin. On sent, dans de semblables occasions, que la parole de la Croix est une puissance divine, capable de briser les liens du péché et de communiquer la vie aux âmes. » Ce n'est pas simplement Fallot qui s'active à la station de La Villette, mais ses paroissiens de la Chapelle du Nord, y compris la jeunesse : « J'ai réussi à intéresser toute ma jeunesse à la station voisine », écrit Fallot, et les parents de ces jeunes les y ont suivi. « Nous avons un champ de travail commun, un intérêt commun, des joies communes, et toutes les bénédictions profondes qui accompagnent une grande œuvre tentée en commun ».

Fallot discerne toutefois plusieurs problèmes dans l'œuvre missionnaire lancée par son collègue anglais. Le développement de l'œuvre est trop rapide à ses yeux, le souci d'ouvrir de nouvelles stations à tout bout de champ, la fascination pour les statistiques, l'invitation qui est faite à des jeunes sans formation requise de participer aux réunions voire de les conduire, tout cela l'inquiète Fallot. Plus grave encore, la décision de l'œuvre de ne pas toucher aux différences ecclésiologiques et ecclésiales n'est pas tenable aux yeux de Fallot : « Comme nous taisons systématiquement tout ce qui pourrait leur faire comprendre l'avantage de se rattacher à une Église, elles en concluent naturellement que toutes nos constructions ecclésiastiques sont sans valeur réelle pour leur salut et pour leur développement religieux. » On crée alors « une vaste population de nomades, de chrétiens sans église : avortons de chrétiens, chez lesquels la pensée religieuse, la piété, tout reste embryonnaire. » Robert McAll entend ces doléances et consent à la création d'un Comité auxiliaire de l'œuvre Mac-All, le 16 décembre 1879 : chaque station, comme c'était déjà le cas pour La Villette (avec la Chapelle du Nord), est désormais placée sous la direction du pasteur d'une église déterminée. Un comité composé de membre de diverses Églises est adjoint en outre à McAll. Mais le fossé qui existe entre la vision de Fallot, son engagement auprès des ouvriers, et l'œuvre de McAll ne pouvait se résorber. À l'été 1884, Fallot dit avoir été « excommunié par la chapelle Mac-All », qu'il sert « de déjeuner et d'entremets à la clique des évangélistes et des bonnes dames qui me dévorent consciencieusement et à belles dents ».

Les rapports annuels de la Mission soulignent avant tout ce qui relève du quantitatif, sans doute pour impressionner tant les mécènes potentiels que les soutiens effectifs. Ces rapports cèdent la place, en octobre 1883, à une nouvelle publication intitulée *The American McAll Record*, qui paraît à Philadelphie, éditée par The American McAll Association. Cette publication, riche en illustrations et en récits, est une mine de renseignements sur le développement de l'œuvre. En 1892, elle est tirée à 8'000 exemplaires.

Dans les numéros 2 et 3 de la deuxième année (avril-juillet 1884), il est question du poste de La Villette, situé en fait à Belleville, poste que le pasteur Fallot a dû abandonner à l'été 1881, après y avoir exercé un ministère très productif. Depuis le départ de Fallot, pour cause de maladie, la fréquentation a chuté, lors d'une récente visite il n'y avait que trente personnes lors d'un service de « sabbat en soirée ». La Villette est décrite comme « la vallée vers laquelle débordent les bidonvilles matériels et moraux de Belleville et de Montmartre » et comme « l'un des pires quartiers de Paris ».

En 1880 on dénombre trente-trois postes sur le territoire national. En 1888, il y a 112 salles au total ; 14'000 réunions ont lieu cette année-là. En 1892 : 136 postes. L'œuvre est à son apogée. McAll reçoit un doctorat honoris causa de l'Université de l'Iowa, il est fait Chevalier de la Légion d'honneur. Mais c'est un vieil homme, à bout de forces. Il meurt à Paris le 11 mai 1893 et est inhumé au Père Lachaise. Son décès coïncide avec un déclin de la Mission populaire. En 1902 il y a 62 postes en activité, puis 46 postes en 1922. La crise économique de 1929 frappa de plein fouet l'œuvre, qui vivait en bonne partie de ses soutiens américains et anglophones.

Que vise l'œuvre fondée par McAll ? On l'aura compris : elle vise prioritairement à diffuser l'Évangile de Jésus-Christ. Mais elle cherche également à endiguer l'athéisme, le communisme ainsi que diverses formes d'immoralité comme l'alcoolisme.

2. Entre évangélisation et réforme sociale : Élie Gounelle et Henri Nick

Nous l'avons vu, un pan important du protestantisme français se joint à l'effort. À Montauban, des étudiants de la Faculté de théologie protestante assument la responsabilité d'une salle de réunion, qui continue d'accueillir des gens durant l'été, même lorsque les étudiants sont rentrés chez eux. Henri Nick entre à la Faculté de Montauban en 1885. Un an plus tard, Élie Gounelle l'y rejoint. Wilfred Monod arrive en 1888. Voilà réunis trois jeunes protestants qui marqueront le protestantisme français du 20^e siècle. À Paris comme à Montauban, les responsables académiques sont favorables à l'engagement des étudiants dans cette œuvre d'évangélisation. En août 1888, Élie Gounelle parle de Robert McAll comme de « [s]on très honoré directeur » et il intervient auprès de McAll pour solliciter un soutien financier en lien avec la salle de Montauban.

Au sortir de la Faculté, Gounelle et Nick sont en poste, à Alès et à Mialet respectivement. Ces années de ministères, très intenses, sont relativement bien documentées désormais.

En 1896 et 1897, Élie Gounelle et Henri Nick quittent les Cévennes, pour le Nord : ce sera Roubaix pour Gounelle, Fives-Lille pour Nick, qui a beaucoup hésité à quitter « ses mille protestants de Mialet ». Wilfred Monod, quant à lui, est à Rouen. Tous trois fondent une œuvre destinée à l'évangélisation du peuple de leur quartier ou de leur ville. Le 31 mai 1897, Gounelle écrit à Nick : « Quelle joie de te voir bientôt, et de travailler ensemble, presque dans le même champ de travail ! Nous nous entr'aiderons ; j'aurai bien besoin que tu viennes m'aider un peu, prier avec moi ! Je suis encouragé. Ma Lignes [anti-alcoolique ; NDA] compte près de 200 membres maintenant, et ma Croix-bleue, 12. [...]. Enfin, joie nouvelle. J'ai de quoi me payer *un évangéliste*, grâce à M. Greig (de Mac All) et à mon ami M. Fallot (le frère de Tommy). »

Le ministère des pasteurs du Nord est soutenu par plusieurs institutions, dont la Mission populaire évangélique. Mais cette dernière ne voit pas forcément d'un bon œil l'engagement politique de Gounelle, qui quitte Roubaix 1907 pour Paris et la Chapelle du Nord, dans les pas de Tommy Fallot. On ne peut toutefois pas parler de cassure. Henry Merle d'Aubigné, l'un des

responsables de la Mission populaire au début du 20^e siècle, parle d'Élie Gounelle en termes élogieux en 1907 au moment d'évoquer sa nomination à Paris, où Gounelle d'ailleurs souhaite maintenir un lien avec la Mission populaire. L'installation de Gounelle dans son nouveau poste donne lieu à un rapport dans le *American McAll Record* en 1908 et mentionne la prise en charge du poste de La Villette par ce « collaborateur bien connu des cercles de la Mission McAll ». Mais deux ans plus tard, en 1910, la Mission populaire met un terme à son soutien.

Henri Nick, de son côté, poursuit inlassablement son œuvre à Fives. À ses côtés, il y a son épouse Hélène, née Lèques, une cévenole originaire du Vigan qui est en quelque sorte l'âme du Foyer du peuple, jusqu'à son décès prématuré, à Marseille, en janvier 1917. Hélène Nick a été étroitement associée à la vie du Foyer du peuple et plus généralement au ministère de son mari. Un couple, Monsieur et Madame Charles Vallée, a consacré quatre décennies de sa vie au Foyer du peuple.

Que pouvons-nous dire de ce ministère ? Voici comme Louis Sautter, dans le *American McAll Record*, rend compte, en février 1904, des activités du Foyer du peuple, fondé en novembre 1903 à Fives : « Grâce à un généreux don d'une dame chrétienne, Henri Nick a pu transformer le large abri qui avait été posé en une salle spacieuse. J'avais eu le plaisir d'inaugurer cette salle il y a deux ans et de voir de mes propres yeux l'emprise que Monsieur Nick avait sur les gens, de constater comment il avait gagné leur confiance et leur estime. » La transformation de l'abri de fortune en une salle fut rendue possible non seulement par cette « dame chrétienne », mais également par l'architecte, qui travailla bénévolement à ce projet de rénovation et de construction.

Henri Nick passe l'essentiel de la guerre à travailler en tant qu'aumônier auprès des troupes, y compris sur le front, notamment dans la région de Verdun. Peu avant son départ, il écrit ces mots aux soutiens américains du Foyer du peuple :

Vous savez que nous autres Français n'avons ni voulu ni cherché la guerre. Elle nous a été imposée [...]. Comme il n'y avait pas d'aumônier protestant dans la première brigade, je vais reconforter les blessés et les mourants. Si Dieu le veut, je pars aujourd'hui (17 août) pour rejoindre le corps des ambulanciers sur le front Est. [...] Quoi qu'il arrive, je vous remets et vous confie l'œuvre de Fives à qui j'ai donné le meilleur de mon cœur et la plus grande partie de ma vie. Priez également pour mon épouse et mes six petits enfants ! Que Dieu soit avec vous. Je tiens à vous dire ma profonde reconnaissance pour ce que vous tous, à Boston, avez fait pour Fives – le travail continue ici, malgré la guerre.

Après la guerre, Henri Nick lance de nouvelles initiatives. Il y aura de nouvelles colonies de vacances, notamment à Aubengue au bord de la mer (près de Wimereux, Pas-de-Calais), à partir de 1922. D'autres activités plus anciennes se poursuivent, comme les conférences données au Foyer du peuple. En 1921, le grand économiste protestant Charles Gide y donne une conférence sur les questions économiques et sur la construction d'une paix durable.

Nick va inspirer toute une génération de pasteurs, dans l'immédiat après-guerre, qui joueront un rôle primordial dans le protestantisme français des décennies suivantes : Jacques Diény se consacre au ministère sous l'influence décisive de celui que tout le monde appelle « Monsieur Nick. » Le 29 décembre 1918, il écrit ces mots à Henri Nick : « Je suis entré en octobre à la Faculté de théologie où je viens de terminer mon premier semestre, et me suis entièrement

déterminé ainsi à donner un sens précis à mon désir de servir Dieu. Au moment où s'est prise cette grande décision, j'aurais voulu plus qu'à aucun moment vous écrire. C'est dans les luttes et les indécisions les plus dures que s'est formée ma vocation, et je sens tellement, monsieur, que je vous dois le courage d'avoir été jusqu'au bout de mes désirs en triomphant, grâce à Dieu, des pires obstacles. » Quelques années plus tard, Jacques Diény allait constituer avec d'autres un groupe de jeunes pasteurs, le « groupe du Nord », qui se préparait à poursuivre l'œuvre d'Henri Nick dans le nord de la France. Jacques Diény, un jour, invita un jeune camarade nommé André Trocmé à rejoindre ce groupe.

Henri Roser, futur directeur de la Mission populaire évangélique, se forme au Foyer du Peuple de Fives à partir de 1921 puis surtout dès 1923, alors qu'on le renvoie l'école de la Maison des Missions, au Boulevard Arago à Paris (l'adresse de l'actuel Département évangélique français d'action apostolique, ou D.E.F.A.P.), en raison de son pacifisme intégral. Henri Nick demande à la Mission populaire évangélique un traitement pour Henri Roser, la réponse est positive. C'est à Fives que Henri Roser rencontre sa future épouse, Claire Seitz, et c'est un « Foyer du peuple » qu'il fonde à Aubervilliers en 1928, après un premier ministère à Aubenas.

Quant à André Trocmé, ses *Mémoires*, récemment parus grâce à Nelly Trocmé, sa fille, qui a consenti à leur publication et grâce au grand labueur de Patrick Cabanel, montrent tout ce que Trocmé devait à Nick, « l'apôtre du Nord ».

À la suite du décès d'Henri Nick, André Trocmé écrivit à Henri Roser, le 14 mai 1954, à propos de Nick. Voici un extrait de sa lettre :

[Henri Nick] fut surtout pour moi celui qui me révéla la dimension de l'amour de Dieu pour *une seule* âme. Je n'ai trouvé pareille ferveur que chez quelques salutistes ; et encore leur vie, ensuite, n'a-t-elle pas toujours pu maintenir la profondeur des débuts. Tandis que M^r Nick a été homogène, apparemment sans effort et jusqu'au bout. Les épreuves et la sénilité (qui était visible quelques jours avant sa mort quand Magda et moi sommes allés le voir à Fives) n'ont modifié en rien la *dimension* de l'amour de Dieu en lui.

Voilà pourquoi je suis convaincu que nous avons eu le grand privilège de connaître un saint vivant, aussi grand que les grands saints de l'histoire à cause de son incroyable humilité. Chaque fois que je pense à M^r Nick, moi dont la vie (ceci doit rester entre nous, Henri) a été et est encore une longue suite de révoltes contre la vision céleste, je me sens à la fois devant le trône de Dieu, jugé et condamné, et devant Jésus, compris et pardonné. - Je ne crois pas exagérer. Mes admirations passionnées de jeunesse pour tel chrétien en qui je voyais un modèle et un maître, ont pour la plupart été déçues. M^r Nick a résisté à l'usure de l'âge, du doute, du temps, et de lui je sais qu'il n'est pas mort. Que c'est étrange ! Là où règne la qualité de la grâce de Dieu, il n'y a pas de mort, il n'en est pas même question.

Ces mots sont un témoignage frappant de la puissante impression que fit Henri Nick sur André Trocmé.

Nick était un personnage hors-norme, qui déplaisait beaucoup à un certain milieu bourgeois protestant. Le père d'André Trocmé, Paul Trocmé, redoutait beaucoup l'influence de l'apôtre du Nord sur ses enfants, en particulier sur son fils André. Dans un post-scriptum manuscrit ajouté à sa lettre typographiée envoyée à Henri Roser le 14 mai 1954, André Trocmé évoque la méfiance que suscitait Nick dans le foyer Trocmé à Saint Quentin :

Il y aurait une page à écrire sur M^f Nick et mon père, qui ne le comprenait pas. Mon père qui passa vers 20 ans par une profonde expérience de conversion était hanté par ce qui est ‘raisonnable’, et redoutait pour moi, pour les jeunes pasteurs de la Société Chrétienne du Nord, l’influence de la ‘folie’ de M^f Nick. M^f Nick était donc en famille, à St Quentin, un sujet de controverses passionnées. Ses originalités agaçaient mon père, et moi confusément j’en prenais la défense et j’étais tenté de les imiter, sans voir toutefois toujours que ce n’était pas en prenant des libertés avec le protocole que l’on affirme – ou trouve – la liberté d’enfant de Dieu.

Le problème, c’est que la « folie » de Nick avait déjà commencé à se diffuser au-delà de Fives ! Dans la paroisse même de la famille Trocmé, à Saint Quentin, le pasteur Jacques Kaltenbach venait de passer cinq années en tant que collaborateur direct de Nick au Foyer du Peuple de Fives. Le pasteur qui donnait le catéchisme à André Trocmé avait donc été en partie formé par Nick lui-même. « Il m’invita plusieurs fois chez lui, où, dans des tête-à-tête inoubliables, il m’adjurait de me donner à Dieu, en pratiquant la pureté, la vérité, l’amour, l’oubli de soi, en confiant toute ma vie et ma volonté aux mains d’un Dieu qui sauve les hommes perdus. [...] ‘L’héritage familial dont tu es le bénéficiaire, me disait-il, tu dois le mettre au service des autres. Ne deviendrais-tu pas pasteur ou missionnaire ? »

André Trocmé donna suite à cet appel. Ce n’est que bien plus tard qu’il comprit d’où venait le pasteur Kaltenbach, comment il avait été formé à Fives. Durant son année d’études à New York, à Union Theological Seminary (1925-1926), il prit sans doute la mesure de l’impact du Christianisme social, de ce qu’on appelle encore là-bas le Social Gospel, en Amérique du Nord. Car ce n’était bien évidemment pas qu’en France qu’on se dévouait à l’évangélisation et à une sorte d’immense œuvre de moralisation des masses populaires. En Angleterre, des mouvements similaires voyaient le jour. Il en allait de même aux États-Unis, où des « Brotherhoods of the Kingdom », des « Fraternités du Royaume », furent implantées dans l’État de New York notamment.

Un chef de file de l’œuvre McAll, Henri Merle d’Aubigné, se rendit aux États-Unis de février à avril 1904 pour rendre visite à ces œuvres américaines, y donner des conférences, notamment sur « Le conflit religieux et social en France et le mouvement chrétien social » (« The Religious and Social Conflict in France and the Christian Social Movement »), et pour rencontrer les soutiens à la Mission en France. Merle d’Aubigné rencontra Roosevelt à la Maison Blanche. Des liens se tissaient entre les chrétiens sociaux d’Europe et d’Amérique.

3. Sur la terre comme au ciel – penser la mission

Quel est le but de la vie chrétienne, quel est le « programme » pour ainsi de toute communauté chrétienne en ce monde ? « Ce but est indiqué de la manière la plus claire par quelques mots qui résument toute l’Oraison dominicale comme celle-ci résume tout l’enseignement évangélique : ta volonté soit faite sur la terre ». Tommy Fallot avait esquissé les contours du Christianisme social dans une série de prédications, dans les derniers mois de 1878, sur le Notre Père. Il y fustige « ce vieil idéal de piété sans entrailles et sans horizons, qui nous poursuit comme un cauchemar » et y appelle les chrétiens à pénétrer, « par la communion avec le Christ, dans l’intelligence du fait central de la révélation : l’humanité de Dieu ». Au moment de conclure cette série de prédications, Fallot livre ce qui fait probablement le cœur du

Christianisme social : « Dieu me garde de méconnaître l'importance du salut individuel : il est la pierre angulaire. Mais le salut individuel rentre dans le plan collectif de Dieu qui est le renouvellement de l'humanité, la constitution d'une nouvelle humanité. » Il s'agit donc de « préparer la réconciliation sociale, en provoquant une véritable repentance », afin d'humaniser les relations entre les êtres humains, de briser les chaînes et les jugs qui entravent tant d'hommes et de femmes.

Cet appel, lancé à la fin de l'année 1878, suscita une forte réaction – surtout de rejet – de la part de l'auditoire de Fallot, qui pour beaucoup allait trop loin. Le 5 décembre 1878, il écrit à Maria Steinheil : « Mes prédications sur le Notre Père ont soulevé des orages » ... Fallot traverse alors une grave crise. Il dira plus tard qu'il faillit perdre la foi. Il fut à deux doigts de démissionner de son poste à la Chapelle du Nord, à Paris. Il se lança en 1882, pendant sept années, dans une « grande croisade pour la femme », donnant de nombreuses conférences, soulevant la question de la prostitution dans un texte marquant, intitulé *La femme esclave*, d'abord présenté à Marseille le 16 mars 1884 devant un auditoire de 2'000 personnes qui l'écouta religieusement pendant près de deux heures.

Fallot reste le grand inspirateur du Christianisme social en France. La deuxième génération des chrétiens sociaux, avec Élie Gounelle et Wilfred Monod à leur tête, lui devaient beaucoup et aimaient rappeler ses travaux pionniers.

Il ne fait aucun doute que la Mission McAll, à ses débuts en tout cas, a participé d'une vision de la « mission » chrétienne qui cherchait à évangéliser le monde entier, « dans cette même génération » selon l'expression de John R. Mott (1865-1955). L'évangélisation ressemblait à bien des égards à une « moralisation » des populations. La réflexion sur le sens de la mission chrétienne s'est enrichie et s'est élargie au fil des décennies. Certains éléments perdurent, à juste titre sans doute. Être chrétien, c'est avoir reçu quelque chose, et c'est aussi être appelé à transmettre ce que l'on a reçu. Ce que l'on a reçu, c'est l'Évangile, avec la nuance suivante, qui est capitale : ce que l'on a reçu n'est pas reçu une fois pour toutes, mais est toujours à nouveau à recevoir, à accueillir. Être chrétien signifie vivre dans ce double mouvement d'accueil et de don, de réception et de transmission. Ce double geste n'est pas un geste purement individuel : il est celui d'une communauté de foi, d'une communauté de chercheurs, de personnes à qui il a été donné de goûter l'Eau vive qui vient de Dieu et qui, suite à cette expérience, sont devenus assoiffés de cette Eau, qu'ils recherchent.

Donner ce que l'on a reçu et ce que l'on cherche toujours à nouveau à recevoir, cela passe non seulement par des mots ou des paroles, mais aussi par des gestes, par une manière d'être au monde, communautairement et personnellement.

La mission ne se limite pas à « fonder » des communautés de croyants, mais aussi à maintenir des communautés dans la foi, dans la fraîcheur de l'Évangile. En ce sens, toute « évangélisation » est en premier lieu un consentement à *se laisser soi-même ré-évangéliser* en tant que communauté et en tant que participant à la vie de cette communauté.

Envoi

150 ans après sa création, la Mission populaire évangélique n'a pas son avenir derrière elle, mais bien devant elle, si elle continue d'être attentive à l'appel que recèle l'Évangile du Christ. L'Évangile nous met en mouvement, nous envoie là où nous n'imaginions pas aller. Dès ses débuts, la Mission populaire évangélique a cherché des chemins pour aller à la rencontre des

gens, sur des péniches, dans des colonies de vacances, à travers des tracts, des salles où l'on pouvait consulter des périodiques, discuter, chanter.

L'histoire de la Mission populaire évangélique, surtout au moment où son histoire se croise avec celle du Christianisme social, est une belle histoire, qui apparaît au regard comme une sorte de *catena aurea* moderne, au fil des générations, qui a donné des fruits tout à fait remarquables, des fruits qui ont pour nom « solidarité », « secours » apporté aux persécutés, « redressement » de vies recourbées et malmenées, « engagement » auprès des travailleuses et des travailleurs, mais aussi auprès des cabossés de la vie. À travers une histoire pleine d'aléas, avec des temps de grands élans et des périodes de traversée du désert et de grands questionnements sur son ancrage chrétien, la Mission populaire évangélique a été, et est encore, un visage important de notre protestantisme français. Elle a été et est encore un « terrain de rencontre devant Dieu ».

Toutes et tous en cette année commémorative, nous pouvons souhaiter à la Mission populaire évangélique, comme l'écrit Jean-Pierre Morley, de « continuer de représenter [...] une façon particulière de vivre, découvrir, offrir l'Évangile, lu par des protestants, à ceux que la société exclut. »